

Napoléon à Toulon.

« trois jours au bout desquels je l'attaquerai sur trois colonnes et
« l'enlèverai. »

Mais à Paris, le Comité du génie trouva cette mesure expéditive beaucoup plus gaie que savante, et ce plan décida le rappel de son auteur.

Les projets, du reste, ne manquèrent pas ; comme la reprise de Toulon avait été donnée au concours des sociétés populaires, les plans abondèrent de toutes parts. Napoléon a avoué qu'il en avait bien reçu six cents pendant le siège. C'est au représentant Gasparin qu'il fut redevable de voir le sien, celui qui livra Toulon, triompher des objections des Comités de la Convention. Vingt-huit ans après, à Sainte-Hélène, l'Empereur, dans son testament, consacra un souvenir à ce représentant du peuple, pour l'intérêt et la bienveillance qu'il avait trouvés en lui.

Dans tous les différends que Cartaux avait eus avec le nouveau commandant d'artillerie, la plupart du temps en présence de sa femme, celle-ci prenait toujours le parti de Napoléon, disant naïvement à son mari :

— Mais laisse donc faire ce jeune homme ! Ne vois-tu pas qu'il en sait plus que toi ? Il ne te demande jamais rien, lui. Puisque c'est toi qui rends compte, eh bien ! tu ne parleras pas de lui, et la gloire te restera.

Cette femme n'était pas sans quelque bon sens. Après le rappel de son mari et son retour à Paris, la société des Jacobins de Marseille donna au général disgracié une fête superbe. Pendant le repas, comme il était question du commandant d'artillerie qu'on élevait aux nues :

— Ne vous y fiez pas, dit-elle ; ce jeune homme a trop d'esprit pour être longtemps un *sans-culotte*.

Alors Cartaux s'écria gravement et d'une voix de stentor :

— Citoyenne Cartaux ! c'est donc à dire que nous autres nous ne sommes que des imbéciles ?

— Je ne dis pas cela, mon ami ; mais... tiens, il n'est pas de ton espèce, il faut que je te le dise.

Un autre jour, au quartier-général, on vit déboucher de la route de Paris une file de magnifiques voitures. Il en sortit une soixantaine de militaires d'une belle tenue. Ils demandèrent le général en chef, et marchèrent à lui avec une importance d'ambassadeurs.

— Citoyen général, dit l'orateur de la bande, nous arrivons de Paris ; les patriotes sont indignés de ton inaction et de ta lenteur. Depuis longtemps le sol de la république est violé ; elle se demande pourquoi Toulon n'est pas encore repris, pourquoi la flotte anglaise n'est pas encore anéantie. Dans son imagination, elle a fait un appel aux braves : nous nous sommes présentés, et nous voici brûlant d'impatience de remplir son attente. Nous sommes canonniers volontaires de Paris ; fais-nous donner des canons, et demain nous marchons à l'ennemi !

Cartaux, déconcerté de cette brusque incartade et ne sachant que répondre, se retourna vers Napoléon ; alors celui-ci répondit tout bas :

— Ne vous inquiétez pas, citoyen général ; demain je vous délivrerai de tous ces muscadins qui viennent ici se donner des tons de fiers-à-bras.

Le soir on les combla de politesses ; mais le lendemain, au point du jour, Napoléon les conduisit sur la plage et mit quelques

pièces de canon à leur disposition. Etonnés de se voir entièrement à découvert, ceux-ci demandèrent s'il n'y avait pas quelque abri, quelque épaulement.

Le commandant leur répondit très sérieusement que cette méthode était bonne autrefois, mais que maintenant ces précautions n'étaient plus de mode, et que le patriotisme avait rayé tout cela.

Pendant ce colloque une frégate anglaise vint à lâcher une bordée ; la plupart des nouveaux venus ne jugèrent pas prudent d'en attendre davantage : les uns disparurent du quartier-général, et les autres s'incorporèrent modestement dans le train d'équipages.

Le nouveau commandant d'artillerie se multipliait pour suffire à tout. Son activité et son caractère lui avaient donné une telle influence sur l'armée tout entière, que si l'ennemi tendait quelques sorties, ou forçait les assiégeants à quelques mouvements rapides et imprévus, les chefs de colonne et de détachement n'avaient qu'un même cri :

— Courez au commandant ! disaient-ils, demandez-lui ce qu'il faut faire ; il connaît mieux les localités que personne.

Et cela s'exécutait sans que personne s'en formalisât. Au reste, Napoléon ne s'épargnait point : dans une de ces sorties, il eut deux chevaux tués sous lui, et reçut d'un Anglais un coup de baïonnette à la cuisse gauche ; blessure assez grave pour qu'il se vit un instant menacé de l'amputation.

Une autre fois, se trouvant dans une batterie où l'un des servants venait d'être tué sous ses yeux, il prit le réfouloir et chargea lui-même plusieurs coups. A quelques jours de là, il se trouva couvert d'une gale très-maligne, que les impérieux devoirs du service l'empêchèrent de traiter convenablement.

Le mal ne disparut qu'en apparence ; le venin n'était que refoulé à l'intérieur, et sa santé en fut gravement affectée. C'est peut-être à cette cause qu'il faut attribuer sa maigreur malade et cet aspect chétif qu'il conserva pendant longtemps.

Ce ne fut qu'après ses premières campagnes d'Italie, qu'ayant plus de loisir, il consentit à se soumettre à un traitement indiqué par le célèbre Corvisart, le même qui, plus tard, devint premier médecin de l'Empereur, et qui lui rendit alors sa force première.

De simple commandant de l'artillerie de Toulon, Napoléon eût pu en devenir le général en chef avant la fin du siège.

Le jour même de l'attaque du petit Gibraltar le général Dugommier voulait la retarder encore. Les représentants envoyèrent chercher le jeune commandant ; ils étaient mécontents des lenteurs de Dugommier, et voulurent le destituer sur-le-champ, en offrant le commandement à Napoléon ; mais celui-ci refusa, et s'étant rendu auprès de son général qu'il aimait, il lui fit connaître l'état des choses et le décida à l'attaque.

Or, le soir, sur les huit ou neuf heures, quand toutes les troupes étaient déjà en marche, les représentants voulurent à leur tour différer l'attaque ; mais Dugommier, toujours poussé par Napoléon, persista à la commencer. En cas de revers, nul doute qu'ils n'eussent été perdus tous les deux.

C'étaient les notes que les comités de Paris trouvèrent au bureau d'artillerie, sur le compte de Napoléon, qui avaient fait jeter les yeux sur lui pour le siège de Toulon.

On vient de voir que, dès qu'il y parut, malgré sa jeunesse et l'infériorité de son grade, il y commanda d'une manière absolue.

Ce fut réellement lui qui prit Toulon, et pourtant on cita à peine son nom dans les relations qui furent faites de ce siège. Quand Dugommier vit s'accomplir tous les faits prédits par Napoléon, quand il vint à récapituler les services que le jeune commandant avait rendus, il y eut chez lui de l'admiration et de l'enthousiasme ; il ne tarissait pas d'éloges, et en demandant pour le jeune officier, aux représentants un grade supérieur, il ajouta :

— Avancez-le, car si vous étiez assez ingrats envers lui pour ne pas le faire, il s'avancerait tout seul.

C'était une espèce de prédiction que Napoléon s'est chargé d'accomplir.

Dans un conseil de guerre tenu à Ollioules le 15 octobre, où les trois commissaires envoyés par la Convention, Barras, Fréron et Gasparin, avaient assisté, ainsi que tout l'état-major de l'armée de siège, Napoléon avait fait adopter son plan, qui consistait, non pas à diriger le feu de l'artillerie sur une ville française, mais à s'emparer des hauteurs qui dominent la rade et le port de Toulon, et qui en commandent l'entrée.

Les Anglais, appréciant l'importance de cette position, y avaient

construit le fort Mulgrave, que la perfection et le nombre de ses moyens de défense faisaient nommer le *petit Gibraltar*.

Napoléon pensait avec raison qu'aussitôt qu'il serait maître de ce point, d'où il menacerait les communications entre la flotte et la garnison assiégée, les Anglais se hâteraient d'évacuer la ville. En conséquence, et tandis qu'afin de donner le change à l'ennemi, on faisait des manifestations sur un point opposé, Napoléon s'occupa d'établir la batterie nécessaire pour soutenir l'attaque du fort Mulgrave.

Les travaux avaient été cachés avec le plus grand soin ; les canons étaient en position ; on n'attendait plus qu'une nuit favorable, lorsqu'un ordre irréfléchi des représentants du peuple, en faisant démasquer et jouer toutes les pièces à la fois, révéla aux Anglais le péril qui les menaçait. Ceux-ci résolurent aussitôt de détruire les ouvrages des assaillants.

La nuit suivante, six mille hommes, sous les ordres du général O'Hara, commandant de Toulon, qui voulut diriger lui-même cette expédition, sortirent sans bruit de la ville. Ils avaient déjà réussi à s'emparer de la batterie, et avaient encloué quelques pièces.

Les Français étonnés de cette brusque attaque, avaient perdu du terrain et cherchaient à se reconnaître ; mais Napoléon était là : il se jeta sans hésiter, avec un bataillon seulement, dans un boyau de tranchée qui le conduisit sur les derrières des Anglais, où il arriva sans être aperçu. Parvenu au milieu d'eux, il commanda à ceux qui le suivaient, feu à droite et feu à gauche.

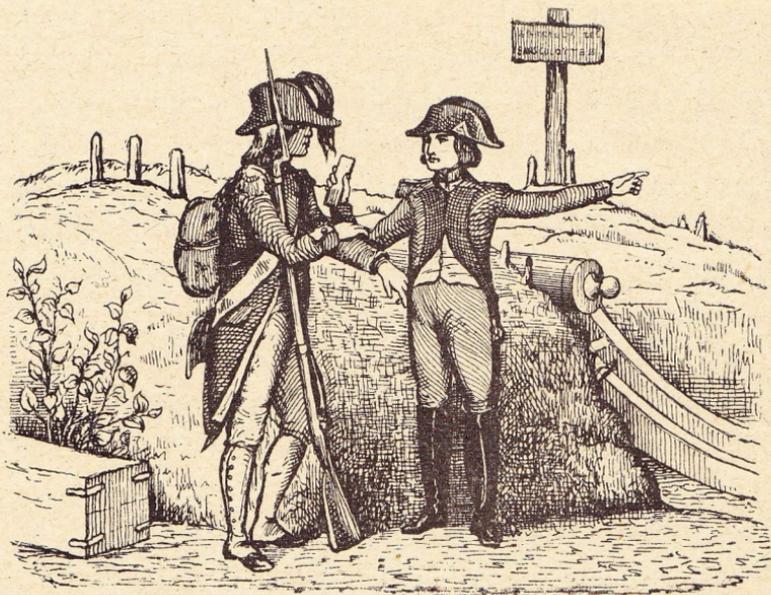
Le désordre se mit dans les rangs du général O'Hara, qui, en voulant rallier ses soldats, fut fait prisonnier. L'approche du général Dugommier, à la tête de quelques bataillons, acheva de décider la retraite de la division anglaise, qui fut ramenée en désordre jusque sous les murs de la place.

Un matin, Napoléon se trouvant à la *batterie des sans-culottes*, demande à l'officier du poste un soldat qui ait tout à la fois de l'audace et de l'intelligence.

— *La Tempête !* appelle aussitôt le lieutenant.

Un sergent de grenadiers se présente ; le commandant de l'artillerie fixe sur lui cet œil scrutateur qui semble déjà connaître les hommes.

— Tu vas quitter ton habit, lui dit-il, pour aller là-bas porter cet ordre.



En même temps il lui indique un des points les plus éloignés de la côte et lui explique ce qu'il veut de lui ; mais pendant ce temps le jeune sergent était devenu rouge comme une grenade ; ses yeux étincelaient :

— Citoyen commandant, je ne suis pas un espion, répondit-il froidement ; cherchez un autre que moi pour exécuter votre ordre.

Il allait se retirer, lorsque Napoléon le retint en lui disant d'un ton sévère :

— Comment ! tu refuses d'obéir !... Sais-tu bien à quoi tu t'exposes ?

— Je suis prêt à obéir ; mais je n'irai où vous voulez m'envoyer qu'avec mon uniforme, ou.... je n'irai pas. C'est encore trop d'honneur pour ces.... Anglais que de leur faire voir cet habit-là ! ajouta-t-il fièrement en frappant de la main le galon cousu sur manche.

Napoléon sourit et le regarda fixement.

— Mais... ils te tueront ! reprit-il ?

— Que vous importe ? vous ne me connaissez pas assez pour que ma perte vous fasse de la peine. Quant à moi, cela m'est égal. Alors, citoyen commandant, je vais partir comme je suis là, n'est-ce pas ?

— Oui, et j'espère te voir revenir de même.

Le jeune sergent mit la main dans sa giberne, passa légèrement l'ongle de son pouce sur la pierre de son fusil :

— Bien ! fit-il, j'ai des dragées ; si les habits rouges veulent me parler, je leur répondrai : la conversation ne languira pas.

Puis, posant son arme sur l'épaule gauche, il partit gaiement en chantant.

— Comment s'appelle ce grenadier ? demanda Napoléon au chef du poste.

— Andoche Junot, autrement dit *la Tempête*,

— Je me souviendrai de lui, répliqua le commandant en inscrivant ces noms sur ses tablettes. Celui-là fera son chemin, ajouta-t-il à voix basse.

L'avenir ne démentit pas ce jugement. Junot était né en 1771 à Bussy-le-Grand (Côte-d'Or). Lorsqu'en 1792 un cri de guerre eut retenti dans toute la France, il entra dans ce fameux bataillon des *volontaires de la Côte-d'Or*, d'où sortirent, dans la suite, tant de héros et de grands officiers de l'empire. Après la reddition de Longwy, ce bataillon fut dirigé sur Toulon.

Junot était alors sergent de grenadiers ; ce grade lui avait été décerné sur le champ de bataille même par ses camarades, qui déjà l'avaient surnommé *la Tempête*, à cause de son bouillant courage ; il n'avait encore que vingt-deux ans.

Peu de jours après sa première entrevue avec Napoléon, ce dernier, se trouvant à la même batterie, demanda quelqu'un qui ait une belle écriture. Junot, désigné par ses camarades, sort des rangs et se présente. Le commandant de l'artillerie le reconnaît tout d'abord pour le sergent de grenadiers qui a déjà fixé son attention.

— Eh mais... c'est Andoche ! s'écrie-t-il en souriant ; j'en suis bien aise.

Puis il lui désigne du doigt une place sur l'épaule même de la batterie, en ajoutant :

— Mets-toi là, pour écrire la lettre que je vais te dicter.

A peine Junot l'a-t-il achevée, qu'une bombe lancée par les Anglais éclate à dix pas et le couvre de terre ainsi que la lettre.

— Merci ! fit-il en souriant ; je n'avais pas de sable pour sécher l'encre, en voilà ! (voir la gravure page 25)

A cette repartie, Napoléon arrêta son regard sur le sergent. Il était demeuré calme et n'avait pas même tressailli. Cette circonstance décida de la fortune de Junot : il demeura près du commandant d'artillerie et ne le quitta plus .

Enfin, quatre mois après le commencement du siège de Toulon, le fort Mulgrave, attaqué dans la nuit du 18 au 19 décembre 1793, fut emporté de vive force.

Napoléon et Dugommier y entrèrent les premiers par une embrasure ; le vieux général était accablé de fatigue.

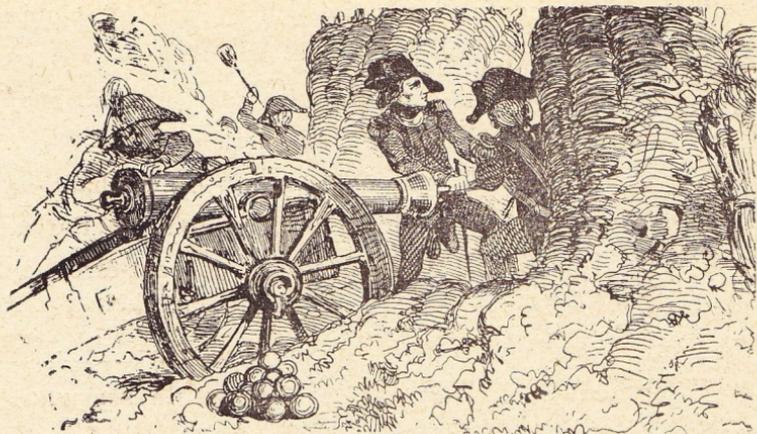
— Allez maintenant vous reposer, lui dit le jeune commandant d'artillerie, nous venons de prendre Toulon ; vous y coucherez demain.

Le lendemain, en effet, l'escadre ennemie, qui pouvait être foudroyée par les batteries que Napoléon avait fait établir pendant la nuit, se hâta de retirer la garnison et d'évacuer le port et la rade. Le même jour, les forts et la ville furent occupés par les troupes de la république.

L'amitié de Napoléon pour deux de ses compagnons de guerre devenus non moins célèbres que Junot, date du siège de Toulon. L'un d'eux fut Muiron, tué près de lui à Arcole ; l'autre fut Duroc, mort à Wursen, autre champ de bataille où la vie de Napoléon fut non moins exposée.

Muiron, déjà capitaine d'artillerie, lui avait servi d'adjutant pendant le siège de Toulon. Duroc, qui devint sous l'empire grand-maréchal du palais et duc de Frioul, n'était encore que lieutenant. Quant au jeune commandant de l'artillerie, il avait bien mérité de la patrie pendant le siège de Toulon : le grade de général de brigade, qui lui fut accordé le 6 Février 1794, fut sa récompense. En cette qualité, il fut chargé d'abord de l'armement et de la mise en état de défense

Toulon pris, le jeune sous-officier ne demanda à Napoléon d'autre récompense, pour sa belle conduite pendant le siège, que d'être son aide-de-camp, préférant un grade inférieur à celui qu'il aurait sans doute obtenu en rentrant dans son corps. Junot avait une âme de feu et le plus noble cœur, et sans avoir encore la mesure du géant qui était devant lui, il avait cependant jugé qu'il obéissait à un grand homme. Bientôt il s'attacha au général Bonaparte, dont il devint premier aide-de-camp. Il conserva ce titre auprès de Napoléon, consul et l'empereur, et le servit avec un dévouement qui tenait du culte jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva en 1813, après avoir été successivement ambassadeur, gouverneur de Paris, colonel-général des hussards, et enfin duc d'Abrantès. (Marco de St Hilaire).



des côtes de Provence et de la rivière de Gênes ; et, bientôt après, il obtint le commandement de l'artillerie de l'armée d'Italie, et se rendit à Nice au mois de Mars 1794, où était établi le quartier général.

La véritable intention du gouvernement, en confiant à Napoléon cette espèce de mission, était de le mettre à même de recueillir tous les renseignements nécessaires en cas d'une nouvelle invasion.

Pendant ce temps, Paris voyait les Jacobins redoubler de fureur, Robespierre aîné, qui y exerçait un pouvoir sans limites, avait envoyé son jeune frère à l'armée d'Italie en qualité de commissaire extraordinaire.

Les relations de service de Napoléon le rapprochèrent de Robespierre jeune, qui, ayant apprécié son caractère, et voulant remplacer le commandant de Paris, Henriot, dont l'incapacité fatiguait son frère, avait jeté les yeux sur le jeune général.

Cependant, grâce à la nouvelle promotion de Napoléon, sa famille se trouvait dans une situation moins fâcheuse.

Pour se rapprocher de son fils, madame Bonaparte était venue s'établir avec ses filles au château de Sallé, près d'Antibes, à quelques milles du quartier-général. Lucien quittait de temps en temps sa résidence de Saint-Maximin pour voir sa mère, que Napoléon venait visiter chaque fois que ses devoirs lui en laissaient le loisir.

Un jour ce dernier annonce à Lucien qu'il dépend de lui de partir pour Paris dès le lendemain, et de les y établir tous très

avantageusement. Cette confiance paraît charmer Lucien, qui n'aspire qu'à venir dans la capitale.

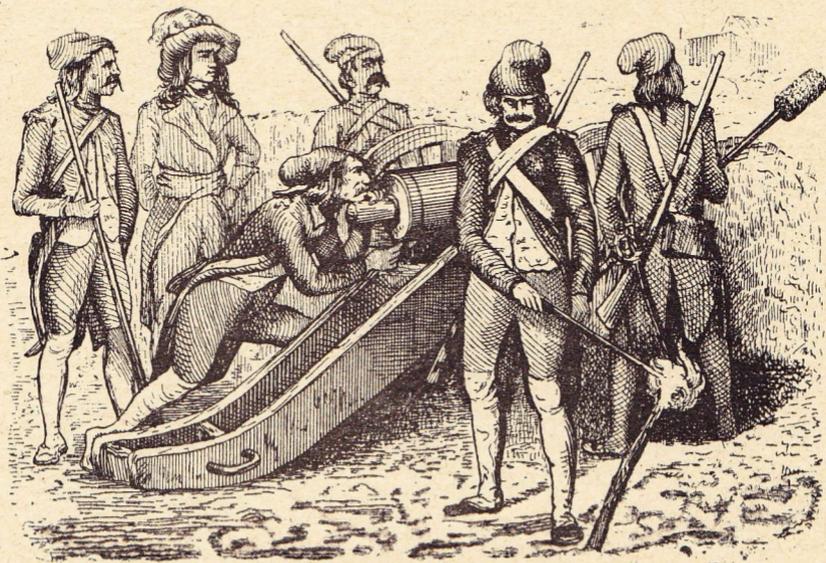
— Oui, ajoute Napoléon, on m'offre la place d'Henriot ; je dois ce soir rendre une réponse définitive ; qu'en penses-tu ?

Lucien paraissant réfléchir, son frère reprit en hochant la tête :

— Cela vaut la peine d'y regarder à deux fois. A Paris, il ne s'agit pas de faire de l'enthousiasme à froid ; et peut-être ne serait-il pas aussi facile d'y sauver sa tête que partout ailleurs.

— Robespierre jeune est un honnête homme, répond Lucien ; mais il paraît que son frère ne badine pas. Il faudrait le servir.

— Y penses-tu ? moi, soutenir cet homme !... jamais !... La poire n'est pas mûre. Il n'y a encore de place honorable pour moi qu'à l'armée. Prends patience ; plus tard je commanderai Paris. je t'en réponds.



Alors Napoléon exprima toute l'indignation que lui inspirait le régime de terreur sous lequel gémissait la France, et dont il prédit la chute prochaine. Puis il finit par dire :

— Qu'irais-je faire à présent dans cette galère ?

Robespierre jeune le sollicita vainement. Quelque temps après, le 9 thermidor vint délivrer la France et justifier les prévisions de Napoléon. Dix jours auparavant, la trahison de Paoli avait été consommée.

Un conseil général, sous sa présidence, avait offert au roi d'An-

gleterre le titre de roi de la Corse, que celui-ci avait accepté. Mais Paoli devait porter la peine de son parjure ; car il vécut assez de temps pour assister aux victoires et à l'avènement au consulat de ce fils de Charles Bonaparte, dont il avait mis la tête à prix.

CHAPITRE III.

Le 13 Vendémiaire

Lorsque Napoléon était arrivé à Nice, l'armée d'Italie se trouvait sous les ordres du général Dubermion, vieux et brave officier très instruit, mais à qui la goutte avait ôté son activité.

Aussitôt que le jeune général d'artillerie fut mis en possession du commandement, il parcourut toute la ligne, afin de reconnaître par lui-même la position des troupes et l'ensemble des opérations. A son retour, il avait déjà trouvé les moyens d'assurer la victoire à l'armée française. Il développa ses idées dans un conseil de guerre où se trouvaient les représentants du peuple, Robespierre jeune et Ricord aîné.

La réputation qu'il venait d'acquérir au siège de Toulon, et les talents dont il avait fait preuve, soumièrent toutes les opinions à la sienne : son plan fut adopté. L'exécution en fut confiée au général Masséna (Dubermion était malade dans son lit) ; l'armée s'ébranla sur quatre colonnes, et en peu de jours la fameuse position de Saorgio, occupée par vingt mille Piémontais, fut tournée, le col du Tende fut pris, et les troupes françaises s'établirent dans des positions inexpugnables, sur la chaîne supérieure des Alpes.

Peu de temps après, Napoléon fut arrêté à Nice, par ordre du comité du salut public. On n'a jamais bien connu la véritable cause d'un tel acte de rigueur. La mesure fut exécutée par l'adjudant-général Viervin, commandant de gendarmerie, et Aréna, compatriote de Napoléon. Le commissaire ordonnateur Denniée fut chargé de l'examen des papiers du général Bonaparte, dont la détention ne dura que quinze jours, au bout desquels il reprit ses fonctions.

Pendant l'hiver, il fit plusieurs courses sur les côtes de Marseille, pour inspecter les arsenaux et les batteries. La réaction qui suivit la révolution du 9 thermidor fut peut-être plus violente dans le Midi que dans toute autre partie de la France. Les représentants du peuple, en mission dans la Provence, la favorisaient : elle triompha.

Sur ces entrefaites, un corsaire français amena dans le port de Toulon une prise espagnole qui avait à bord une vingtaine d'émigrés parmi lesquels étaient plusieurs membres de la famille Chabillant. Un rassemblement tumultueux se porta aux prisons pour les égorger.

Ce fut en vain que les représentants Mariette et Chambon haranguèrent la multitude, lui promettant de faire juger ces émigrés. Devenus eux-mêmes suspects, on ne les écouta plus. Des cris menaçants s'élevèrent contre eux, la garde accourut, elle fut repoussée.

Napoléon, qui par bonheur se trouvait dans la ville, reconnut parmi les chefs de l'émeute plusieurs canonniers qui avaient servi sous ses ordres l'année précédente ; ceux-ci l'environnent et imposent silence au peuple. Napoléon parle, promet que les émigrés seront jugés le lendemain matin, et parvient ainsi à calmer les esprits. Mais, dans la nuit il fit placer les émigrés dans des caissons du parc, et les fit sortir de la ville comme un convoi d'artillerie ; un bateau les attendait dans la rade d'Hyères ; ils s'embarquèrent et furent sauvés.

C'était, comme on voit, le temps où la réaction thermidorienne était dans toute sa fureur : elle destituait, elle emprisonnait, elle égorgeait ; et après avoir assouvi ses vengeances sur les terroristes, elle poursuivait les républicains.

Napoléon, qui toujours avait chéri la cause nationale, ne fut pas plus épargné que les autres.

Le représentant Aubry, proscrit au 31 Mai, était un de ces

hommes qui, en rentrant dans la Convention, avaient promis d'oublier le mal que leur avait fait le système de terreur ; mais il prouva bientôt qu'il n'avait pas perdu le souvenir de ses persécutions. Il destitua des généraux républicains, et nomma à leur place des royalistes avoués.

Napoléon, alors âgé de vingt-cinq ans, et le plus jeune des généraux d'artillerie de l'armée, fut porté sur le tableau des généraux d'infanterie. Ce déplacement était une sorte de destitution ; il écrivit pour réclamer, on ne lui répondit pas. Il quitta l'armée d'Italie et vint à Paris pour faire valoir ses droits. En passant par Châtillon-sur-Seine, il s'arrêta chez le père du capitaine Marmont qu'il avait connu jadis.

Pendant ce temps, arrivèrent les événements du 1^{er} prairial. La tranquillité était rétablie à Paris lorsqu'il y vint et se présenta chez Aubry ; il lui fit observer qu'ayant commandé l'artillerie de siège à Toulon et celle de l'armée d'Italie pendant deux ans, il lui serait pénible de quitter un corps dans lequel il avait toujours servi.

Ce représentant, qui, sans avoir rendu des services en campagne s'était élevé du grade de capitaine d'artillerie à celui de général de division et d'inspecteur de son arme, accueillit fort mal la réclamation du vainqueur de Toulon. Aux observations les plus justes et les plus pressantes, il ne répondit à Napoléon qu'en lui opposant avec aigreur sa grande jeunesse.

— On vieillit vite sur les champs de bataille ! lui répliqua celui-ci ; et moi, citoyen général, j'en arrive !

Le mot était digne et piquant, car Aubry n'avait jamais vu le feu, Napoléon, indigné, se retira et envoya sa démission au Comité, au moment même où, dans sa fureur, Aubry allait lui envoyer sa destitution.

En attendant, la position de Napoléon, privé de fortune et de traitement, devint fort pénible. Un de ses camarades, le général Tilly, lui prêta vingt-cinq louis. Il eut bientôt occasion de reconnaître ce service ; ce fut dans l'affaire de Babœuf.

Celui qui devait peu d'années après habiter les Tuileries, logeait alors dans un modeste hôtel garni, rue des Fossés-Montmartre, tenu par le sieur Grégoire, qui occupait encore en 1814 l'hôtel Richelieu, situé rue Neuve-Saint-Augustin, presque en face de la rue d'Antin.

Outre le général Tilly et Bourrienne, qui avaient été ses cama-

rades à l'école de Brienne, on cite parmi les personnes qui formaient à cette époque la société ordinaire de Napoléon, M. Langlès, l'orientaliste, et madame de Pernon, mère de la duchesse d'Abrantès. Il dînait alors très souvent au restaurant des Frères-Provençaux.

Napoléon y prenait souvent ses modestes repas avec d'autres officiers. Triste, rêveur, méditatif, laconique surtout, il payait à part son écot, et avait pour habitude d'envelopper dans la carte à payer le montant de sa dépense, et d'en séparer le peu de monnaie qu'il destinait au garçon.

Il portait lui-même cet argent au comptoir, et le remettait à la maîtresse de l'établissement sans jamais lui adresser la parole. Le plus ordinairement, il se retirait seul et avant ses camarades. Jamais le montant de son dîner ne dépassa un petit écu (trois francs).

Aussi, plus tard, quand le restaurateur eut appris que le général Bonaparte avait souvent mangé chez lui, il disait ingénument qu'il n'aurait jamais pensé que parmi les nombreux militaires qui venaient dîner dans son restaurant, celui qui ne parlait jamais et qui dépendait si peu pût devenir un si grand général.

En arrivant à Paris, au mois de juin 1794, Napoléon avait trouvé la France épouvantée du passé, mais plus épouvantée encore de l'avenir incertain qui était devant elle.

Le pays sortait de l'état de crise dans lequel le gouvernement révolutionnaire l'avait tenu pendant trois ans, Malgré les éclatants services qu'il avait rendus au siège de Toulon, le jeune général avait éprouvé d'affreuses injustices.

A cette époque il avait eu à supporter toutes les souffrances à la fois. Sans état, sans fortune, sans ressources, l'âme froissée par la pauvreté de sa famille qu'il avait laissée à Marseille, malade du chagrin dont le génie ne préserve pas les grands hommes, même à vingt-cinq ans, l'imagination sans cesse en travail, il se consumait en plans vides, et chaque soir, en s'endormant, il formait cent projets, dont l'Orient était toujours le théâtre.

— Il serait étrange, disait-il en souriant, qu'un pauvre Corse devînt roi de Jérusalem !

Si le nom de l'Inde était prononcé devant lui :

— C'est dans ce lieu, interrompait-il qu'on attaquerait efficacement la puissance des Anglais !

Enfin, un jour, il prend sur lui d'adresser au Comité de salut public un projet pour la restauration de l'état militaire dans l'empire turc, qu'il se charge d'accomplir, lui avec quelques officiers qu'il désigne.

Il prouve l'utilité dont cet établissement doit être à la Porte ottomane et à la nation française. On ne lui répond même pas. Cependant, si un commis eût mis au bas de cette note : *Accordé*, ce mot eût changé peut-être la face de l'Europe.

Le temps, pour Napoléon, continuait donc de s'écouler dans des déceptions douloureuses, lorsqu'un grand événement vint tout à coup le jeter sur la scène du monde.

La journée du 13 vendémiaire se préparait. C'était cette journée qui devait commencer l'influence qu'il allait exercer sur la pays, et devait être la cause première de sa haute fortune.

Le gouvernement monstrueux qui administrait alors le France ne pouvait exister plus longtemps. Une commission présidée par Sieyès avait été chargée de rédiger une nouvelle constitution. Celle de l'an III, dont ce célèbre conventionnel fut le principal auteur, établissait un conseil législatif de cinq cents membres, et un Conseil des Anciens comme chambre de révision. Ces conseils devaient se renouveler par tiers tous les ans.

Le pouvoir exécutif était confié à un Directoire composé de cinq membres, se renouvelant par cinquième chaque année, et entièrement soumis au pouvoir législatif ; en outre, la Convention, craignant l'influence de ses adversaires dans les élections, rendit un décret qui conservait dans les nouvelles assemblées, pour cette fois seulement, les deux tiers de ses membres ; mais telle était l'aversion que les Parisiens avaient pour le parti jacobin, qu'ils virent seulement dans ces mesures des moyens détournés de conserver illégalement un pouvoir odieux.

Paris comptait quarante-huit sections ; elles avaient chacune un bataillon de garde nationale ; et, sur ces quarante-huit bataillons, trente étaient décidés à repousser également et les conventionnels et leurs décrets.

La Convention résolut donc d'employer la force pour assurer l'exécution de ses volontés. De leur côté, les sections se proposaient de tout employer pour obliger la Convention à se dissoudre.

Pendant ce temps, Napoléon, beaucoup plus occupé de la guerre

contre l'étranger que de la politique intérieure, prenait peu d'intérêt à ces débats.

Il était, dans la soirée du 12 vendémiaire 1795, au théâtre Feydeau, lorsqu'on l'instruisit des événements qui se passaient.

Il fut curieux d'observer de plus près la marche des affaires, et, pour cela, se rendit aux tribunes publiques de Convention.

Cette assemblée, avertie des périls qu'elle courait, était en train de délibérer sur les moyens de les prévenir.

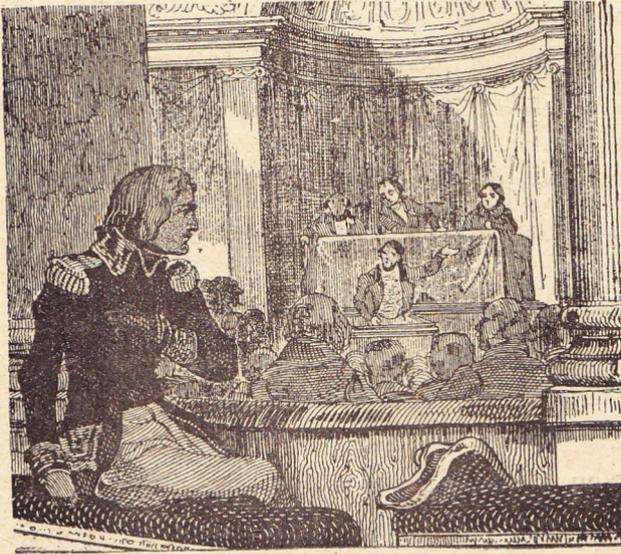
Les orateurs rejetaient sur le général Menou, alors commandant en chef de l'armée de l'intérieur, toutes les

fautes qu'on avait à se reprocher, et le faisaient décréter d'accusation.

Mais ce n'était pas tout que de sacrifier un homme il fallait sauver, avec l'assemblée, la révolution compromise. On cherche un officier-général qui ose le tenter. On parle de Barras ; d'autres noms sont mis en avant ; celui de Bonaparte, prononcé par quelques représentants qui se souviennent de Toulon, et peut-être par Barras lui-même, va frapper, sur le devant d'une tribune, l'oreille d'un jeune homme pâle, maigre, défait, mal vêtu, mal poudré, qui semblait prêter une oreille attentive aux débats : c'était Napoléon !

On l'interpelle, on lui offre le commandement des troupes dont la Convention peut disposer. Napoléon semble un moment indécis ; mais ses sentiments particuliers, ses vingt-cinq ans, sa confiance en ses forces et sa destinée le décident ; il accepte.

Dès ce moment son activité s'éveille. Il se transporte à l'instant même dans un des cabinets des Tuileries, où était Menou, pour



NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5° EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS